



Sous la direction de Jean-Louis Besson et Maurice Comte

Des mesures

La portée sociologique des diverses phases du travail statistique

Alain Desrosières

Éditeur : Presses universitaires de Lyon
Lieu d'édition : Lyon
Publication sur OpenEdition Books : 28 octobre 2022
Collection : Analyse, épistémologie, histoire économiques
ISBN numérique : 978-2-7297-1297-6



<https://books.openedition.org>

Fourni par Campus Condorcet



RÉFÉRENCE NUMÉRIQUE

Desrosières, Alain. « La portée sociologique des diverses phases du travail statistique ». *Des mesures*, édité par Jean-Louis Besson et Maurice Comte, Presses universitaires de Lyon, 1986, <https://doi.org/10.4000/books.pul.39177>.

Ce document a été généré automatiquement le 25 février 2026.

Le format PDF est diffusé sous Licence OpenEdition Books sauf mention contraire.

La portée sociologique des diverses phases du travail statistique

Alain Desrosieres

p. 247-273

- 1 L'organisation et le poids relatif des diverses Institutions contribuant à la recherche en sciences sociales sont, en France, assez différents de ce qu'ils sont dans d'autres pays, par exemple anglo-saxons. Ainsi des Instituts à finalité plutôt administrative (INSEE, mais aussi INED, CREDOC, CEREQ, CEE...) ont la responsabilité de la plus grande partie des enquêtes quantitatives, alors que les centres de recherche dépendants de l'Université ou du CNRS, dotés de moyens moins lourds, se consacrent plutôt à des Investigations sur de petits échantillons, des monographies, des recherches d'archive, ou à des réflexions théoriques. Une telle polarisation s'observe moins, par exemple en Allemagne, où des Centres Universitaires effectuent de nombreux travaux quantitatifs. Elle a des conséquences importantes sur la nature et la portée théorique et pratique des problèmes spontanément posés par les uns et les autres, ou encore sur l'espace des questions pensables, et effectivement pensées, compte tenu des moyens, des enjeux et des Intérêts de ces divers milieux.
- 2 Ainsi, par exemple, les enquêtes statistiques sur gros échantillons sont conçues, réalisées, exploitées et commentées par des statisticiens professionnels, dont les intérêts personnels (intellectuels, techniques ou sociaux), ne coïncident pas nécessairement avec ceux d'une recherche conçue comme un processus de cumul de connaissances articulées les unes sur les autres. En effet ces enquêtes sont liées en général à une demande sociale d'information économique, destinée à "éclairer des décisions", d'agents économiques privé ou publics : ménages, entreprises, collectivités locales, administrations. A ce titre, la recherche en sciences sociales apparaît comme un "demandeur" parmi d'autres, et son poids n'est pas toujours le plus massif...
- 3 Or l'activité même de ces institutions de production d'"information économique" pourrait être lue autrement : les enquêtes et recensements ne constituent pas seulement une mine irremplaçable de données chiffrées pour les chercheurs, mais leur conception, leur préparation, leur réalisation, leur exploitation et l'analyse de leurs

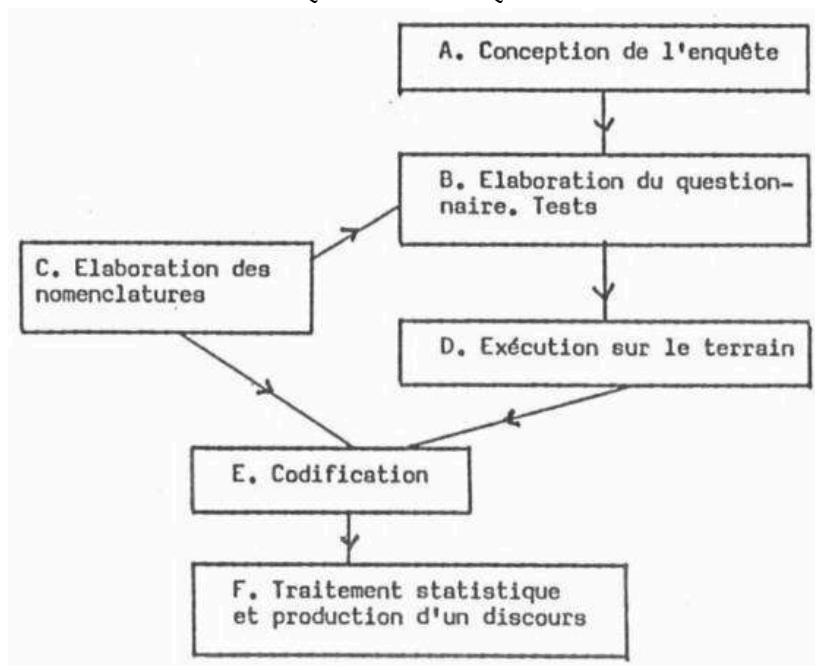
résultats sont autant d'occasions de poser et souvent de résoudre, des problèmes sociologiques sur lesquels les statisticiens ont accumulé une expérience très grande. Les difficultés rencontrées sont bien sûr "techniques", mais leur traitement implique une réflexion théorique que l'on voudrait suggérer ici brièvement, en décrivant les six étapes qui découpent, en partie arbitrairement, les différentes phases d'une opération statistique.

- 4 Ces phases sont représentées schématiquement dans la figure ci-dessous : on s'efforcera ici de décrire quelques questions théoriques que la pratique même du statisticien conduit à poser, après avoir, pour chacune d'entre elles, présenté sommairement leur contenu dans l'encadré joint¹.

La carte et le territoire

- 5 Un fil conducteur de ce qui suit pourrait être l'examen de la tendance, inscrite dans la logique même du travail statistique, à autonomiser et réifier l'instrument, à l'extraire de ses conditions de production, et à le manipuler comme si il existait par lui-même, remplaçant ainsi la vie économique par un schéma de comptabilité nationale et un modèle économétrique, la reproduction sociale par un tableau de mobilité sociale, l'histoire par des séries chronologiques, le territoire par la carte. Bien sûr il ne s'agit pas de contester la nécessité et la fécondité de la construction d'outils effectuant des coupes dans le réel, et d'en approfondir la logique interne, mais plutôt de prendre pour point de vue une réflexion sur les différentes étapes de cette opération d'abstraction que constitue la construction d'un objet statistique. C'est aussi une autre façon de poser la question que le statisticien se pose parfois sous le nom de "fiabilité" quand il s'inquiète sur les "erreurs" qui affectent ses mesures. Les "erreurs" d'observation sont la retraduction, dans le vocabulaire statistique, du système d'interactions complexes conduisant à une mesure plutôt qu'à une autre.

LES SIX PHASES D'UNE ENQUETE STATISTIQUE



LES PHASES D'UNE ENQUETE STATISTIQUE.

Conception des enquêtes : Les enquêtes sont conçues au cours de processus dans lesquels la demande sociale et la logique interne des instituts d'enquêtes et d'études interagissent de façon complexe : certains travaux sur l'histoire de la statistique mentionnés dans cet article en donnent un aperçu.

Elaboration des questionnaires – Tests : Les questionnaires sont élaborés en général à travers une série de tests de versions provisoires des questions, essayées sur un petit nombre de personnes (quelques dizaines), afin de vérifier leur intelligibilité, leur pertinence, leur capacité à distinguer des fractions non négligeables de la population, l'éventuelle redondance de certaines d'entre elles. Cette phase est souvent, mais non toujours, précédée d'entretiens ouverts, non directifs, destinés à faire émerger des thèmes pertinents.

Elaboration des nomenclatures : La nomenclature est le système des catégories, cohérentes et exhaustives, entre lesquelles les réponses à des questions, ouvertes ou fermées, sont réparties. Certaines nomenclatures servent, pour une période assez longue dans un grand nombre d'enquêtes | par exemple : les secteurs économiques, les catégories socio-professionnelles, les types de ménages...

Exécution du terrain : Les enquêtes par sondage sont effectuées auprès d'échantillons aléatoires (ou par quotas) de ménages ou d'individus. Ceux-ci sont interrogés par un réseau d'enquêteurs spécialisés. Les non-réponses sont de plusieurs types : ménages non trouvés par l'enquêteur, refus de réponse à toute l'enquête, refus de réponses à certaines questions. L'examen de ces non-réponses est important tant sur le plan technique (significativité des résultats) que sur le plan de l'interprétation sociologique : le refus de répondre à certaines questions est une façon de répondre.

Codification : Une fois les questionnaires rassemblés, le personnel de chiffrement traduit les réponses dans des codes fermés, décrits dans des nomenclatures. Ce sont ces informations codées qui sont saisies, c'est-à-dire reportées sur des supports lisibles par l'ordinateur : cartes perforées, bandes magnétiques, disques...

Traitement statistique : L'information saisie est alors analysée et fait l'objet de traitements statistiques : tris à plat, tris croisés, analyses factorielles, analyses de variances, calculs de corrélations, de régressions, etc... Enfin cette matière fait l'objet de discours, de commentaires et d'interprétations : à ce stade, l'information statistique est (en principe) intégrée dans un ensemble plus vaste d'informations recueillies selon d'autres techniques : monographies, interviews, photographies, matériel d'archives, etc... Mais la division des tâches entre institutions, et la spécificité des formations des professionnels qui les animent, ont pour effet que cette intégration d'approches variées est plutôt rare.

I – CONCEPTION DES ENQUETES

- 6 Les travaux menés sur l'histoire de la statistique² ont montré que les opérations statistiques d'enquêtes et d'exploitations secondaires de fichiers administratifs ont été largement impulsées par la croissance de la comptabilité nationale et de la planification. Celles-ci ont fourni à la fois questions et moyens, et surtout à partir de la nomination de C. Gruson à la direction de l'INSEE en 1962, après toutefois une phase importante d'invention et d'expérimentation à petite échelle, dans les années 50³. Si

cette particularité a contribué à accroître massivement le nombre et la taille des enquêtes (par exemple : budgets de familles, formation-qualification professionnelle, enquêtes emplois, enquêtes revenus...), les interrogations proprement sociologiques ont souvent été subordonnées au souci d'alimenter des schémas comptables ou des modèles de prévision économique. Dans ceux-ci, les catégories interviennent plus par leurs articulations mutuelles, comptables ou économétriques, qu'en tant qu'enjeux de conflits, de polarisations. La tendance à la réification des catégories est en partie inscrite dans la logique même de la modélisation. Cependant la division du travail entre réalisateurs des enquêtes et utilisateurs des chiffres (opposition classique entre "statisticiens" et "comptables nationaux") a contribué à maintenir chez les premiers une sensibilité spécifique à la dimension "pratique" de ces enquêtes, par les contraintes mêmes de leur gestion (le "contact avec le terrain" opposé à l'"irréalisme des modèles"). Ce savoir pratique constitue un ensemble de connaissances implicites résultant de la gestion rationalisée d'une activité de collecte périodiquement reproduite. La transformation de cet ensemble de consignes ou conseils opératoires en un savoir organisé en tant que tel pourrait constituer un apport important de la statistique à la sociologie.

- 7 L'importance accordée dès 1950 au critère socio-professionnel, puis l'introduction de questions sur l'origine sociale dans l'enquête-emploi de 1953, dans l'enquête FQP de 1964, l'organisation d'enquêtes sur l'écoute-radio, les loisirs ou les budgets-temps, témoignent d'interrogations ne correspondant pas directement aux demandes de la planification ou de la modélisation économique. Les démographes ont introduit très tôt le critère socio-professionnel dans l'étude de la fécondité ou de la mortalité, de la nuptialité ou du divorce. Le souci d'appréhender un espace social complexe, en tous cas plus complexe que ne le laisserait supposer l'image de l'échelle de revenus, ou de prestige, est bien présent dans les enquêtes Impliquant l'usage de multiples critères. Cependant l'interrogation plus fondamentale sur la façon dont les "variables" s'articulent logiquement et statistiquement est en général renvoyée aux phases ultérieures du travail : construction et analyse de tableaux, rédactions et commentaires (Desrosières et Thevenot, 1979).

II – PREPARATION DU QUESTIONNAIRE, TESTS, PLANS DE SONDAGE

- 8 Les différentes étapes de la préparation du questionnaire sont marquées de contraintes contradictoires : insérer le plus grand nombre de questions possibles, les adapter aux possibilités de réponses en contrôlant leur sens, en diminuer le nombre afin de parvenir à un temps de passation jugé possible, compte tenu des réactions recueillies dans les tests successifs. Cette phase est l'une des plus riches sociologiquement, car à ce moment là, tous les problèmes sont encore ouverts : les compte-rendus des tests permettent de juger si les questions et leurs formulations ont quelque pertinence par rapport aux situations concrètes des enquêtés, différentes selon les milieux sociaux, l'âge, le type d'habitat. Ainsi par exemple, la signification de la relation au travail, au chômage, à la recherche d'un emploi, diffère selon que la personne interrogée est salariée ou non, entre dans la vie active, est une femme mariée ne travaillant plus depuis longtemps, ou proche de la retraite..., et plus fondamentalement, selon sa place dans l'espace social. C'est à ce stade qu'on peut voir si une question, par exemple

imposée par un questionnement "omnibus", apparaît Inappropriée pour certaines catégories (si ce n'est pas pour toutes), induisant des réponses (ou non-réponses) "artefacts", ou si elle correspond à une alternative inscrite dans la situation spécifique. La contrainte de passation de questionnaires identiques (ou quasi-identiques, aux questions filtres près) à toute une population impose souvent ce questionnement-artefact. La technique de la question filtre ne résout que très partiellement le problème car elle nécessite de trier de façon apparemment rigoureuse des situations justement floues, aux frontières par exemple entre activité et inactivité, entre travail ouvrier et travail non ouvrier, alors qu'un des objectifs sociologiques de l'enquête peut être justement de mieux connaître l'épaisseur et la consistance de cette zone floue.

- 9 Une autre question essentielle posée à ce stade est celle de la "transformation du qualitatif en discret", c'est-à-dire la "réduction" de situations complexes et multidimensionnelles en un nombre fini d'items". Ce nombre risque même d'être d'autant plus petit que l'enquête portant sur des sujets moins routinisés (et plus "qualitatifs") dispose de crédits moins importants et donc d'un échantillon plus petit. Cette "perte" est au coeur de la problématique des rapports de la sociologie et de la statistique : plutôt que de la déplorer, ou d'opposer rituellement les démarches qualitatives (ou "ethnologiques") et quantitatives, il est plus fécond d'observer les "bords" de l'activité statistique, c'est-à-dire tout ce que révèle son déroulement social même : cette "perte" et cette "récupération de sens" constituent la matière de l'échange. La "frontière" entre les deux types d'activités est d'ailleurs mouvante, dans la mesure où des techniques permettent par exemple d'analyser statistiquement des "questions ouvertes" (Lebard, 1982).
- 10 La réflexion sur l'élaboration du questionnaire et les tests ne peut être disjointe de celle sur les nomenclatures : le questionnement dépend directement de la structure de celles-ci, de leur degré de précision. De même, des questions a-priori ouvertes dans les préquestionnaires (de type "opinion") peuvent être précodées dans le questionnaire définitif, et, à ce stade, l'information pertinente perdue si la spécificité de la situation d'enquête a été oubliée⁴. La phase du précodage implique donc déjà une bonne connaissance de la portée de la question posée, des enjeux impliqués par la situation d'enquête, de la perception de l'enquêteur et du questionnaire par les enquêtés, points qui seront évoqués ci-dessous.

Plans de sondage, stratification et représentativité

- 11 L'objectif premier des grosses enquêtes par sondages auprès des ménages, conçues et expérimentées dans les années 50, réalisées en grand à partir des années 60, était de réaliser des "maquettes" aussi fidèles que possible de la population d'ensemble, d'une part pour étudier les grandes oppositions pertinentes sur le plan socio-économique, mais aussi, et de plus en plus à partir des années 60, pour alimenter en chiffres les cadres comptables nécessaires à la modélisation économique, et donc procéder à des estimations. Pour cela la représentativité des échantillons était supposée garantir à ceux-ci la meilleure homothétie possible par rapport à la population globale, et un moyen pour améliorer a priori cette représentativité était la stratification, puisque, en introduisant dès l'abord dans le plan de sondage les découpages estimés a priori les plus pertinents, on diminuait l'"erreur aléatoire" due à la procédure de sondage. Mais, paradoxalement, ceci supposait résolue la question du choix de ces critères les plus

pertinents, et surtout reportait sur la strate de sondage l'hypothèse d'homogénéité, nécessaire à l'application de la théorie probabiliste. Et pourtant l'idée même de la stratification portait bien en germe l'intuition de l'hétérogénéité de l'espace social, mais dans la perspective comptable et économiste de l'amélioration statistique des estimations et non afin d'approfondir la logique structurelle de cette hétérogénéité. Dans cette logique d'estimation comptable, les diverses procédures de redressement, destinées à annuler les différences de taux de sondage par strates, puis celles d'estimations des non-réponses (hotdeck...), contribuent à accroître la distance entre l'échantillon brut et le produit fabriqué, et détournent donc l'attention du statisticien d'un examen proprement sociologique de l'activité d'enquête, sinon à des procédures de redressement, destinées à annuler les différences de taux de sondage par strates, puis celles d'estimations des non-réponses (hotdeck...), contribuent à accroître la distance entre l'échantillon brut et le produit fabriqué, et détournent donc l'attention du statisticien d'un examen proprement sociologique de l'activité d'enquête, sinon à des fins d'amélioration de la "fiabilité" : ceci est un des paradoxes de l'activité du statisticien d'enquête.

III – ELABORATION DES NOMENCLATURES

- 12 Sur ce point des réflexions nombreuses ont déjà été menées⁵. S'il est clair que tout objet sociologique et donc toute enquête supposent une réflexion spécifique sur les nomenclatures ad hoc, les opérations statistiques de l'INSEE, destinées d'une part à des usages multiples et conçues d'autre part pour être rapprochées les unes des autres, impliquent de ce fait des nomenclatures "omnibus", utilisées pendant une assez longue période, dont le code des catégories socio-professionnelles est le prototype. Leur élaboration nécessite donc tout un travail spécifique, intégrant et dépassant les usages variés prévus, dans l'institution statistique et au dehors.
- 13 Le produit élaboré (par exemple : la nomenclature d'activités et de produits (N.A.P.), les C.S.P.) doit simultanément avoir une cohérence logique d'ensemble, et respecter les clivages et critères pertinents localement dans les diverses zones de l'espace analysé, qu'il est donc nécessaire d'explorer a priori minutieusement. La difficulté est donc de passer d'un ensemble de distinctions focales, indigènes⁶, partielles, conflictuelles, reflétant des systèmes de représentations sociales complexes, à un découpage exhaustif, passe-partout, intégrant au mieux les clivages supposés les plus pertinents au vu de l'ensemble des recherches sociologiques déjà menées, et ceci dans un cadre institutionnel dans lequel les agents eux-mêmes sont en partie consultés, à travers le filtre de représentations professionnelles. Si cette activité constitue une position d'observation hors-pair, elle est aussi un lieu de contradictions quasi-insolubles. Elle a néanmoins été le moteur d'une recherche très neuve sur le rapport entre la catégorisation statistique et les classements indigènes, sur les opérations mentales et sociales associées à la constitution et à la manipulation de catégories. Au moment de la fabrication des catégories, on a affaire a priori à une juxtaposition très partiellement cohérente de désignations souvent floues, enchevêtrées, de statuts sociaux et logiques de niveaux différents, porteurs d'enjeux sociaux plus ou moins marqués et dont les contenus sont plus ou moins solidifiés, inscrits juridiquement ou relevant seulement de l'"usage". Tout le travail de taxinomiste se traduit en fin de compte par une arborescence d'"intitulés". Chacun d'entre eux est structuré par un ou des cas-types exemplifiant la catégorie, et souvent lui donnant son nom, et une grappe de "cas

voisins" ou "assimilés" jusqu'à des frontières, lieux conflictuels où les négociations institutionnelles ont pu être âpres, et où il a fallu trancher dans le vif. L'ensemble est organisé en "arbre" de niveaux différents, et chacun de ces niveaux pose à nouveau le problème des cas-types, des intitulés de catégories et des frontières.

- 14 Par sa place dans le processus de production statistique, l'élaboration des nomenclatures est sociologiquement paradoxale : elle suppose résolus ou au moins largement explorés les problèmes mêmes de la recherche, c'est-à-dire la mise à jour des clivages pertinents. Grand est donc le danger de voir a posteriori restituées par les recherches les dimensions mêmes Introduites dans la nomenclature, et, plus en amont, les catégories sociales indigènes inscrites dans la pratique sociale historique. L'histoire de la catégorie "cadres" minutieusement analysée par L. Boltanski (1982), en fournit un exemple. De même, la suppression, vers 1960, de la distinction "public-privé" du critère socio-professionnel, a fait disparaître pour vingt ans l'analyse de cette opposition de maints travaux sociologiques.
- 15 Les problèmes évoqués ici ne se posent pas de façon abstraite, à l'occasion d'une réflexion "théorique générale" sur l'espace social, mais, très concrètement, à diverses phases des opérations statistiques. Tout d'abord, les arbitrages toujours difficiles sur la lourdeur et la longueur des questionnaires (phase B) impliquent des choix sur les critères de tri utilisés ensuite, et donc sur la finesse des nomenclatures mises en oeuvre. Ainsi la partie "professionnelle" d'un questionnaire sociologique portant sur de tous autres aspects de la vie sociale, pourra être plus ou moins détaillée selon la finesse de l'analyse socioprofessionnelle envisagée et selon les clivages jugés pertinents a priori. Puis les critères ainsi Introduits ne seront mis en oeuvre que si, sur le terrain (phase D), la question se pose vraiment et peut donc susciter une réponse.
- 16 Ainsi par exemple la distinction entre ouvriers spécialisés et qualifiés, pertinente dans d'importants secteurs de l'industrie, n'en a plus du tout dans d'autres, et suscite soit des "non-réponses", soit des réponses aléatoires en apparence et dont le décryptage est complexe et pose de nouvelles questions sociologiques. Au moment de la codification (phase E), la logique de construction est à nouveau rudement mise à l'épreuve, confrontée à l'afflux des cas ambigus, non ou mal prévus, susceptibles de plusieurs classements également plausibles au vu de l'ensemble des réponses au questionnaire. A ce point de vue, un atelier de chiffrage est, on le verra ci-dessous, un des lieux d'interrogation et de décision sociologiques les plus riches qui soient, posant concrètement des questions dont la diversité et la complexité dépassent largement tout ce qui avait pu être imaginé au moment de la conception de la nomenclature. On verra également ci-dessous le poids des décisions concernant les nomenclatures, sur les problèmes de tabulation et d'analyses statistiques (phase F) et sur la production du discours et du sens qui en résultent (phase G).

IV – EXECUTION DES ENQUETES SUR LE TERRAIN

- 17 Cette phase met en contact des enquêteurs⁷ munis d'un questionnaire, et des individus extraits partiellement pour un moment de leur vie quotidienne. Comment se présente pour eux ce détournement de temps et d'informations, plus ou moins imposé, les plaçant dans une situation de contrainte, même si le refus est apparemment possible (et effectif dans des proportions allant de 10 % à 20 % dans beaucoup d'enquêtes) ? L'image qu'ils ont de l'enquêteur et de l'institution qui l'envoie, les conséquences

supposées de leurs réponses sur leur propre situation ou sur l'image qu'ils livrent à l'enquêteur, la réactivation éventuelle pour eux d'une situation de type scolaire (avec la distinction entre "bonnes" et "mauvaises" réponses), le temps et l'énergie qu'ils consacrent à l'enquête, tout cela est étroitement lié à la place de la personne dans l'espace social, à sa trajectoire, à son image de lui-même, que la situation d'enquête, non choisie, lui renvoie parfois impitoyablement. Les refus de réponse sont la matérialisation la plus immédiate et visible de cette non-neutralité sociologique de la situation d'enquête. Ce refus peut se situer soit dès la prise de contact, de façon globale, soit au fur et à mesure du déroulement d'un questionnaire, face à certaines réponses. Une analyse menée par J.L. Borkowski (1981), a montré que le premier type de refus est particulièrement marqué chez les petits patrons, artisans et commerçants, et chez les employés de bureau. Dans le cas des petits patrons, ces refus peuvent être mis en relation avec une perception marquée de l'opposition entre les sphères "publiques" et "privée" (la première étant ressentie comme menaçante) décrite par F. de Singly (1982). Pour les employés de bureau, pourrait être maximum la crainte de non-conformité à des normes ressenties comme extérieures et néanmoins très intériorisées.

- 18 Les refus de répondre à certaines questions d'un questionnaire accepté par ailleurs peuvent résulter de conflits entre deux postures perçues comme légitimes et néanmoins contradictoires. Ainsi des questions sur la tolérance sexuelle pourront susciter de tels refus. De même une interrogation renvoyant, même indirectement, à un jugement sur sa propre position dans l'espace social peut déclencher une contradiction insoluble. Ainsi dans une enquête portant sur un grand nombre de sujets, les refus de réponse à des questions précises, une fois le questionnaire accepté, ont été très faibles, n'excédant presque jamais 3 %. Cependant, dans une série d'items portant sur des appréciations sur le travail, l'un d'entre eux a suscité près de 10 % de refus : "estimez-vous que votre travail est... mal payé ?". Si la réponse "Oui" reflète une attitude explicitement revendicative ayant une cohérence claire, la réponse "Non" reflète une contradiction entre la crainte d'une telle attitude revendicative et le souhait de gagner plus. Le refus de réponse peut être une solution, et il est significatif que ce refus soit maximum dans le cas des contremaîtres, dont la position charnière dans l'espace social rend encore plus difficile l'affirmation d'une attitude clairement revendicative : ils appartiennent par leurs trajectoires sociales au champ des ouvriers, et, étant plus payés qu'eux pour les surveiller et subissant de plein fouet les contradictions des contraintes de la production, il leur est plus difficile à la fois de s'estimer mal payés, et de s'estimer bien payés.
- 19 Comme on le voit, les commentaires ainsi faits ne sont probants que pour autant qu'ils renvoient à d'autres traits du comportement des agents, ce qui sera développé en VI. Il est cependant nécessaire, dès cette phase, de mettre en relation les postures face à l'enquête et à l'enquêteur, avec ce que l'on sait par ailleurs des logiques de comportement des divers milieux sociaux, sans d'ailleurs que ces logiques d'ensemble induisent univoquement telle ou telle attitude, mais chacune d'entre elles devrait pouvoir être réinterprétée par rapport d'une part à la logique de comportement du groupe social de la personne, et d'autre part à la place relative et à la trajectoire (ascendante, descendante, stable) de cette personne dans son groupe. La combinaison de ces divers éléments et la variété des situations possibles expliquent la diversité des attitudes et l'absence de correspondance simple.

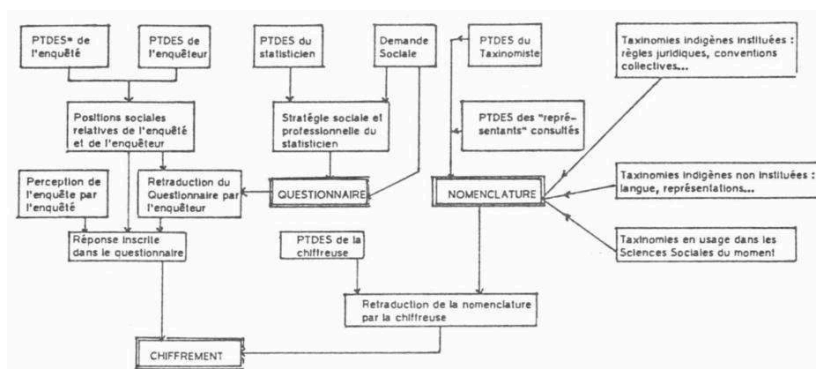
- 20 Ainsi, par exemple, en milieu populaire, cette attitude pourra osciller entre la bonne volonté et la coopération sans aucune trace de contestation, et l'acceptation du bout des lèvres d'une contrainte extérieure subie comme beaucoup d'autres et devant laquelle la seule attitude possible est de réduire au minimum la participation à l'interaction, de crainte de se dévoiler devant "eux" (Hoggart, 1967). Ces deux postures seront à associer à la pente de la trajectoire dans le monde ouvrier, à l'accumulation ou non d'échecs, scolaires ou professionnels.
- 21 Dans les classes moyennes, le souci de se couler dans la logique formelle apparente du questionnaire, assimilé à un questionnement scolaire, fréquent dans les groupes salariés (cadres moyens et employés) s'opposera à la méfiance et à l'hostilité de petits patrons, réticents, on l'a vu, à toute incursion dans leur "vie privée" assimilée à une intervention étatique ou à une inquisition.
- 22 Enfin, en milieu supérieur (ou moyen plutôt intellectuel) pourra apparaître une attitude dédaigneuse ou critique plus théorisée, ou explicitée en termes idéologiques, sans que l'attitude respectueuse de l'ordre disparaisse pour autant. Dans ce dernier cas, la position de classe pourra transparaître par une interprétation du questionnaire, un commentaire, une critique du caractère "réducteur" des items proposés. C'est alors que des questions ouvertes, posées en fin de questionnaire, du type : "Manque-t-il des questions dans ce questionnaire ?", "Que pensez-vous de cette enquête ?", susciteront le maximum de réponses.
- 23 Ainsi la position et la trajectoire de l'enquêté dans l'espace social sont d'un poids décisif dans sa manière d'être vis-à-vis de l'enquête (un exemple est analysé de façon détaillée dans (Thevenot, 1983)). Mais celles de l'enquêteur, et les positions relatives de l'un et de l'autre modifient également la nature de l'interaction. Ainsi, dans l'enquête évoquée ci-dessus effectuée par une dizaine d'enquêteurs, une moitié d'entre eux environ était des enquêteurs INSEE "classiques", issus plutôt des classes moyennes ou supérieures, femmes inactives ou instituteurs en retraite, formés à une application très scrupuleuse de consignes soigneusement codifiées, et dotés d'un grand "savoir-faire" pratique pour situer leurs interlocuteurs, et éventuellement trouver les arguments convaincants en cas de refus de réponse. Leur comportement, proche d'un questionnement administratif classique, induit chez l'enquêté une attitude soumise et de faibles développements "à la marge", qui expliciteraient tel ou tel cas ambigu ou complexe. En revanche, l'autre moitié des enquêteurs formée d'étudiants confirmés ou de jeunes chercheurs en Sciences Sociales, dotés d'une apparence extérieure moins conventionnelle et d'une plus grande curiosité par rapport aux objectifs de l'enquête, mais moins à l'aise pour "forcer la main" aux enquêtés réticents, pouvaient rapporter des questionnaires plus riches d'informations et, par là parfois plus faciles à codifier, mais pouvant aussi poser des problèmes insolubles pour cette codification, dans la mesure où ce fonctionnement plus artisanal est contraire à la logique de la chaîne et de la division du travail impliquée par la gestion de grosses enquêtes décentralisées.
- 24 De cette diversité des relations d'interactions entre enquêteur et enquêté peut résulter le "flou de déclaration", c'est-à-dire le fait qu'une personne enquêtée, soumise plusieurs fois au même questionnement, peut varier ses réponses. Ceci est fréquemment le cas pour une question "ouverte" comme la profession, mais peut l'être pour une question fermée, d'opinion par exemple. Ce flou est un indicateur à la fois du degré de solidification sociale (juridique, verbale...) de la catégorie envisagée, et de la

posture dans laquelle se trouve l'enquêté vis-à-vis de l'enquêteur, ou aussi de son environnement à ce moment : conjoint, enfants, etc...

V- LA CODIFICATION

- 25 La codification est le moment douloureux où sont mises à l'épreuve tant les nomenclatures que les questions posées. Le réel observé, même réduit dans la grille du questionnaire, est toujours plus complexe que les cas prévus, et surtout, à ce stade, la diversité et la complexité des cas, encore perceptibles à la lecture d'un questionnaire, vont être fondues en "catégories" dotées d'un intitulé et de frontière discrètes. Mais ce qui est "perdu" n'est pas seulement de l'ordre du détail, de la finesse, comme si une nomenclature plus détaillée pouvait sauver idéalement le foisonnement du réel. C'est aussi ce qui fait qu'une catégorie statistique est en même temps un espace relationnel, auquel on peut appartenir "plus ou moins" selon les points de vue, polarisé dans diverses directions, doté de "cas assimilés" dont la logique de l'assimilation disparaît à jamais dans la codification, comme par exemple ces "étalagistes", qui, par une série d'assimilations" en cascade dont chacune peut se justifier, sont groupés avec les "instituteurs", par l'intermédiaire des "publicitaires" et "professions intellectuelles diverses", dans le code des CSP utilisé de 1954 à 1981.
- 26 Les difficultés et ambiguïtés rencontrées dans le chiffrage ne sont pas seulement un obstacle à une gestion efficiente de cette activité nécessairement industrialisée et routinisée, mais aussi un indicateur précieux du degré d'existence sociale et de fixation des catégories utilisées. A ce titre, le flou observé à ce stade, de même que le flou observé au moment des déclarations elles-mêmes, sont, on l'a vu, des révélateurs à la fois de la topographie et des rapports symboliques inhérents aux divers champs analysés. Est à ce moment en jeu la façon dont les personnes responsables du chiffrage se représentent l'espace social, ou plutôt la façon dont elles retraduisent le document "nomenclatures" à travers leur représentation. On pourrait représenter la série des effets conduisant à un chiffrage par le schéma ci-contre, résumant en partie ce qui précède.
- 27 Les opérations de recodification⁸ se trouvent à la charnière entre cette phase et la suivante : en combinant, recomposant, regroupant des modalités d'une ou plusieurs variables, on fabrique de nouvelles taxinomies permettant la mise en évidence de tel système de différences, ou constituant un regroupement d'agents ayant une cohérence sociale (par exemple : les C.S.P. comme code calculé complexe à partir de profession, statut, qualification, activité économique). Tranchant par exemple dans des variables à une dimension (âge, revenu, taille de commune), la recodification peut faire apparaître (ou dissimuler parfois) telles variations non monotones (courbes en U) présomptions de logiques causales non univoques le long d'un axe (Desrosières et Thévenot 1979). Inscrite dans la logique des opérations statistiques, par exemple en raison de la petite taille d'un échantillon, la recodification peut gommer des différences locales, ou des effets de "queue de distribution", pertinents même s'ils portent sur peu d'individus.

LES DIVERSES DETERMINATIONS DU RESULTAT D'UN CHIFFREMENT
STATISTIQUE



PTDES « Position et Trajectoire dans l'Espace Social

VI – TRAITEMENT STATISTIQUE ET PRODUCTION D'UN DISCOURS

- 28 La lourdeur et la longueur (souvent plusieurs années) des opérations nécessaires à la réalisation d'une enquête statistique créent une relative autonomie pour chaque phase. Souvent même les responsables, dont les rythmes moyens de mobilité dans l'institution sont du même ordre de grandeur, sinon inférieurs à la durée complète d'une opération, de sa conception à son commentaire, ont changé au cours de son déroulement. L'énergie et la mobilisation intellectuelles nécessaires à chaque phase rendent difficiles les "boucles", et, au moment où commence l'exploitation, certains passages sont presque imposés par la tradition. Quels sont-ils ?
- 29 La croissance des enquêtes ayant été liée historiquement aux demandes des comptables nationaux et des modélisateurs économiques, certains modes de traitements statistiques, à l'origine conçus pour ces besoins, sont devenus presque nécessaires, comme par exemple des calculs de divers types d'élasticité de consommation par rapport au revenu, pour les enquêtes "budgets de famille", ou les tables de mobilité professionnelle ou sociale pour les enquêtes F.Q.P. : la prévision économique et sociale induit une demande de "régularités statistiques" dans des liaisons entre variables, susceptibles d'être prolongées, "extrapolées" dans le futur. De même, la logique de la modélisation économique induit une demande de "causalité", c'est-à-dire d'enchaînements de variables, telles que certaines d'entre elles "expliquent" statistiquement (au sens des liaisons économétriques) certaines autres, l'ensemble de ces liaisons s'ajoutant à celles de "cohérences comptables", pour former une architecture dont les piliers sont des variables et des agents définis moins par la cohérence de leurs comportements et leurs différences interres et mutuelles, que par la régularité de flux, monétaires ou humains, qui les relie. Peut-on, par rapport à ce type de traitement à finalité macroéconomique, reconstituer une logique de traitement statistique de finalité plus proprement sociologique ? Si cette logique existe, quelle est son autonomie, et comment a-t-elle été influencée par la logique économique, plutôt dominante, et en tous cas beaucoup plus liée à une demande sociale évidente ?
- 30 Par opposition à la première, le coeur de la logique sociologique pourrait être la recherche de différences, et, plus précisément, de la cohérence entre des systèmes de différences, compte tenu de ce que les cohérences globales et synthétiques des comportements des agents, résultant de leurs positions dans un grand nombre de champs, apparaissent indirectement, dans l'enquête statistique, sous la forme de ces systèmes de différences, révélés par le jeu des diverses opérations de tris, à plat puis

croisés, ou d'analyse plus sophistiquées de plus en plus synthétiques comme par exemple, les analyses de variances, les études d'effet de structure, les analyses de correspondances, les constructions de typologie... Le travail sociologique du statisticien consiste donc souvent à inférer des cohérences d'agents ou groupes d'agents, elles-mêmes relationnelles, à partir de séries discontinues⁹ de variations, relatives à des observations inscrites dans des chiffréments, qui résultent eux aussi, on l'a vu, d'un processus social très complexe.

- 31 Parmi les traitements que le statisticien opère sur son fichier, des plus simples aux plus complexes, tous ceux qui relèvent de la logique ci-dessus sont de portée sociologique, même s'ils sont moins pensés, de façon systématique que les traitements à fins économiques.
- 32 Soit par exemple l'analyse d'un tableau croisé distribuant une population selon deux critères, ou bien encore décrivant une mesure effectuée (ou un ratio calculé) sur une population répartie selon deux critères croisés de tris. Les diverses procédures possibles susceptibles de nourrir les commentaires de ces tableaux tendront à apprécier l'écart entre un tel tableau et un autre jugé ne contenir aucune "information", qui pourra être, selon le cas, le tableau produit des marges, ou le tableau réduit à une diagonale. Ces notions d'écart et d'information peuvent recevoir un contenu mathématique (Voile, 1974), mais leur référence sociologique est toujours de l'ordre de la différence, ou plutôt des différences de différences. Ainsi la comparaison la plus simple de deux ratios (calculs de pourcentage) implique la vérification de la significativité de cette différence, par un test du KHI 2 appliqué à un tableau à deux lignes et deux colonnes : un tel calcul porte bien sur une différence de différences. Sur un tableau plus complexe, une analyse de variance visera à pondérer l'effet statistique de divers modes de découpage de la population étudiée sur une observation, sans préjuger, pour autant, de causalités éventuelles, mais orientant vers des présomptions de causalité. Issues de coïncidences répétitives.

Une variable peut en cacher une autre

- 33 L'analyse des effets de structure apparaît spontanément dès que sont postulées de telles causalités, dont certaines sont jugées trop immédiates et susceptibles d'en dissimuler d'autres, plus latentes. Soit par exemple une recherche visant à décrire l'effet de l'appartenance à un milieu social sur tel comportement. L'échantillon a permis de décrire ce comportement selon le milieu social, l'âge et la taille de la commune de résidence. Le premier tri à plat selon le milieu social révèle bien sûr des différences, mais la tournure d'esprit du statisticien implique immédiatement l'objection : les catégories sociales sont inégalement constituées de personnes des diverses tranches d'âge ou habitant les divers types de commune. Il y a donc lieu d'éliminer les "effets" de ces deux dernières variables, jugés ici parasites, en construisant une population fictive dont la structure par catégorie sociale serait la même que la population réelle, mais dont chacune d'entre elles aurait les mêmes répartitions par tranche d'âges et par type de communes, en l'occurrence celles de la population totale. Les différences entre milieux sociaux alors observées sur cette population fictive, en général plus faibles que les premières concernant la population réelle, sont jugées plus "pures", reflétant plus strictement un effet "milieu social". Ce raisonnement, dont il existe maintes variantes, est inscrit dans une logique de

décomposition statistique d'effets statistiques, c'est-à-dire portant sur des catégories dont chacune enfermerait substantiellement et exhaustivement sa signification, même si la logique de la recherche d'effets de structures repose justement sur l'idée qu'une variable peut en cacher une autre. La posture du statisticien le pousse donc à traquer toujours plus les "effets de structure" parasites, quitte à fabriquer des populations fictives où la Lozère comprend en partie une grande métropole urbaine, et où Paris est peuplé d'une fraction appréciable d'agriculteurs ou de salariés agricoles. Ces derniers exemples sont bien sûr Irréels : aucun statisticien ne commentera de telles populations fictives, mais le paradoxe est néanmoins fécond. La recherche d'effets de structure ne tend-t-elle pas à estomper de fait les "co-occurrences", sociologiquement aussi pertinentes que les "effets croisés", même si, paradoxalement, elles en sont le point de départ. Ainsi, par exemple, les non salariés, petits patrons et surtout agriculteurs sont en moyenne plus âgés que les salariés, et habitent beaucoup plus fréquemment les communes rurales ou les petits bourgs. Parmi les salariés, les ouvriers sont un peu plus jeunes et habitent plutôt dans des communes petites ou moyennes. Ces co-occurrences sont essentielles pour comprendre les constellations de propriétés caractéristiques des diverses catégories, et la façon dont opère sociologiquement (et non statistiquement) "l'effet de la catégorie". Le vocabulaire statistique est d'ailleurs trompeur : ce n'est pas l'appartenance à une catégorie qui "opère", mais la position (et aussi le mouvement) dans des champs variés et multivoques, définis non pas substantiellement par des frontières ayant une objectivité matérielle, mais à travers les systèmes de perceptions, d'assignations, que leur confèrent les agents appartenant aux uns et autres champs. Plus précisément, cette position implique en probabilité un ensemble de comportements liés entre eux, et les divers tableaux statistiques, à plat ou croisés, ou même les analyses de correspondance plus sophistiquées, sont des coupes selon des directions variées de ces espaces multidimensionnels (Bourdieu, 1979).

L'analyse factorielle : instrument de cumul ou artefact ?

- 34 L'analyse de correspondances, ou certaines analyses typologiques, fournissent des Images partielles de ces multiplicités et de ces co-occurrences, même si elles risquent de réifier, non plus des variables ou des catégories, mais des objets plus mystérieux et plus difficiles à critiquer, parce que plus synthétiques et plus opaques, que sont les axes, ou a fortiori les regroupements ad hoc des analyses typologiques. Les axes des analyses de correspondances, dont certains sont assez stables d'une analyse à l'autre (à commencer par le "grand axe" opposant les puissants aux dépossédés), risquent à leur tour d'être naturalisés et traités comme des objets ayant une substance dépassant les variables de base et leurs techniques de mesure. Et pourtant, cette stabilité constitue un remarquable Instrument de cumul et d'articulations de connaissances, dans la mesure où elle permet justement de rapprocher des comportements très variés.
- 35 Ainsi, ces axes peuvent avoir un extraordinaire pouvoir de mise en ordre et de confrontation d'observations, mais présentent aussi le danger de sembler constituer de nouvelles variables "explicatives" par elles-mêmes, d'autant plus efficaces qu'elles sont plus synthétiques. Ainsi l'opposition, maintenant bien acquise, entre catégories "à capital économique" et catégories "à capital culturel" (Bourdieu 1979) n'a pas été dégagée immédiatement à partir des premiers travaux utilisant la nomenclature socio-

professionnelle fine, entre 1955 et 1975. Pourtant, étant inscrite dans la logique même de constitution de cette nomenclature (ou plutôt dans les "positions et trajectoires dans l'espace social" et les schémas mentaux des taxinomistes des années 50, et plus généralement dans les Institutions et représentations de cette époque), elle peut sembler à certains quasi-tautologique, n'"expliquant" à elle toute seule rien, mais "mettant en perspective" remarquablement, et permettant de reconstituer les cohérences locales de comportements des catégories par un ensemble de procédures sociologiques dont l'enquête statistique n'est qu'une, parmi d'autres.

- 36 La représentation "spatiale" Issue de l'analyse factorielle n'est cependant pas tautologique, si elle suggère que les "topographies" de positions sociales ainsi décrites reflètent l'existence de champs (Bourdieu, 1980). De tels champs sont des ensembles à l'intérieur desquels les agents sont en relations ou en compétitions par rapport à des enjeux spécifiques. Ces relations et ces enjeux, produits d'une histoire, sont incorporés et mémorisés par les agents eux-mêmes, et c'est leur définition qui constitue le champ¹⁰.
- 37 Cette façon d'utiliser la notion de "champ" a montré sa fécondité dans l'étude de nombreux domaines, mais pour lesquels l'ensemble envisagé était souvent de petite taille et les interactions internes assez denses. Les variables étudiées par le démographe ou le statisticien relèvent-elles toujours de cette problématique des interactions à l'intérieur de champs ? Ainsi les régularités et les évolutions constatées de la fécondité, de la mortalité ou de la nuptialité peuvent sembler se situer dans des espaces si vastes que l'on n'y reconnaît pas aisément des logiques de champ. Mais, en dehors du fait que certains démographes utilisent spontanément des logiques d'interactions (Halbwachs, 1935 ; Easterlin, 1966), on peut se demander si le statisticien ne commence pas par constater certaines régularités, bien avant que la science sociale ne parvienne à formuler les hypothèses décrivant les interactions qui sont à l'origine de ces régularités. A cet égard, la théorie des champs peut constituer un point de vue à partir duquel le statisticien et le sociologue tentent de donner sens aux tableaux de chiffres. Il faudrait pour cela que soit approfondie le problème de l'emboîtement, de la hiérarchisation des champs les uns dans les autres, les interactions étant de plus en plus denses quand on descend vers des champs de petites tailles, et de plus en plus lâches, difficiles à percevoir et "statistiques" quand on envisage des champs très vastes, ceux justement qu'étudie en général le démographe. Ces champs ne sont d'ailleurs pas, à l'instar des catégories emboîtées d'une nomenclature, des zones, munies de frontières, préexistant au système des interactions, mais ils sont définis par ce système lui-même. Il s'agit donc bien d'une façon de regarder le monde social, en décidant de s'intéresser aux diverses manières ou aux divers enjeux par l'intermédiaire desquels les agents entrent en relations ou en compétitions mutuelles. Ainsi, par exemple, l'étude "économique" d'un "marché" est une façon d'isoler, parmi les interactions possibles des producteurs et des consommateurs d'une branche, celles qui sont marchandes, alors que d'autres, passant par des institutions (syndicats, chambres de commerce...), des réglementations (conventions collectives, normes de sécurité...) ou même des rapports de domination beaucoup plus implicites (accès au crédit...), peuvent être très importantes (Bony et Eymard-Duvernay, 1982 ; Eymard-Duvernay et Thévenot, 1983).
- 38 Ainsi le statisticien décrit en général le résultat des multiples systèmes d'interactions : le sociologue cherche à les Identifier.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

- Luc BOLTANSKI : Les cadres : la formation d'un groupe social. Editions de Minuit – Paris, 1982.
- Daniel BONY et François EYMARD-DUVERNAY : Cohérence de la branche et diversité des entreprises : études d'un cas. Economie et Statistique, n° 144, mai 1982.
- Jean-Louis BORKOWSKI : Enquête "Situations défavorisées" (1978). Qui a refusé et pourquoi ? Note de travail interne INSEE, n° 299/453 du 30.01.1981.
- Pierre BOURDIEU : La distinction – Editions de Minuit – Paris 1979.
- Pierre BOURDIEU : Le sens pratique – Editions de Minuit – Paris, 1980.
- Alain DESROSIERES : "Eléments pour l'histoire des nomenclatures socioprofessionnelles" pp. 155-231 in pour une histoire de la statistique, t. 1, Paris, INSEE, 1977.
- Alain DESROSIERES et Michel GOLLAC : Trajectoires ouvrières, systèmes d'emplois et comportements sociaux – Economie et Statistique, n° 147, septembre 1982.
- Alain DESROSIERES, Alain GOY et Laurent THEVENOT : "L'identité sociale dans le travail statistique ; la nouvelle nomenclature des professions et catégories socioprofessionnelles". Economie et Statistique n° 152, Février 1983.
- Alain DESROSIERES et Laurent THEVENOT : Les mots et les chiffres : les nomenclatures socioprofessionnelles – Economie et Statistique, n° 110, avril 1979.
- Alain DROUARD : Le développement des sciences sociales en France de 1945 à 1968, Revue Française de sociologie -23 (1) – 1982.
- Alain DROUARD : Les trois âges de la Fondation française pour l'étude des problèmes humains – Population n° 6 – Novembre-Décembre 1983.
- EASTERLIN : On the relation of economic factors to recent and projected fertility changes – Demography – Vol. III 6 N° 1 – 1966.
- François EYMARD-DUVERNAY et Laurent THEVENOT : Les investissements de forme : leurs usages pour la main-d'oeuvre – Note INSEE – Division Emploi N° 1878/432 du 22 août 1983.
- Bernard GUIBERT, Jean LAGANIER et Michel VOLLE : Essai sur les nomenclatures industrielles, Economie et Statistique – N° 20, février 1971.
- Maurice HALBWACHS : La nuptialité en France pendant et depuis la guerre – Annales sociologiques – Série E – Fascicule 1- Paris 1935, Reproduit dans : Classes sociales et morphologie – Editions de Minuit – Paris 1972.
- Richard HOGGART : La culture du pauvre – Editions de Minuit – Paris 1967.
- Ludovic LEBART : L'analyse statistique des réponses libres dans les enquêtes socio-économiques – Consommation, janvier-mars 1982 -N° 1.
- Michael POLLAK : La planification des sciences sociales – Actes de la recherche en Sciences Sociales, n° 2-3, juin 1976. Michael POLLAK : Paul F. LAZARSFELD, fondateur d'une multinationale scientifique – Actes de la recherche en sciences sociales, N° 25, janvier 1979.

François de SINGLY : La gestion sociale des silences – Consommation, N° 4, 1982.

Laurent THEVENOT : L'économie du codage social – Critique de l'économie politique n° 23-24 – 1983.

Michel VOLLE : Une méthode pour lire et commenter automatiquement des grands tableaux statistiques – Economie et Statistique, n° 52, janvier 1974.

NOTES DE BAS DE PAGE

1. Cet article constitue une version remaniée d'un texte présenté le 15 octobre 1982 à la journée d'études "Statistique et Sociologie" organisée en commun par l'INSEE et la Société Française de Sociologie.
2. En particulier pour le Colloque de Vaucresson en 1976. Voir à ce sujet : "Pour une histoire de la statistique". Tome 1 (INSEE 1977) – Tome 2 (à paraître en 1986) sur l'histoire des différents outils.
3. Ceci est surtout valable pour l'INSEE. Sur la genèse d'autres organismes on pourra consulter : Pollak, 1976, et Drouard, 1982 et 1983.
4. Un exemple d'une telle méprise : dans une enquête portant sur des objets très variés (Desrosières et Gollac, 1982), une question tente d'appréhender la fréquence de la fréquentation du café. Trois Items sont prévus :
 - une fois par jour et plus ; - plusieurs fois par semaine ;
 - moins souvent et jamais. Ils recueillent respectivement : 8 %, 12 % et 80 % des réponses. Il est probable que cette formulation et la situation d'enquête en présence d'enquêteurs, induisent, mais on ne sait comment, une réponse au 3e item. La question était donc mal posée.
5. Voir par exemple : Guibert, Laganier et Volle, 1971 ; Desrosières 1977 ; Desrosières, Goy et Thevenot, 1983 ; Thevenot 1983.
6. Les classements "indigènes" sont ceux qui sont utilisés quotidiennement et sans explicitations particulières, à l'état "incorporé", par les agents sociaux eux-mêmes. Leur formulation explicite, leur systématisation et leur critique peuvent être effectuées par exemple par le droit, par la statistique administrative ou par le travail scientifique. Les recherches de P. Bourdieu ont particulièrement insisté sur ces diverses taxinomies " (Le sens pratique, 1980)".
7. Ou seulement le questionnaire, comme pour le recensement, où l'agent recenseur n'est pas toujours physiquement présent, ou pour les enquêtes postales. L'idée répandue est que ces dernières ont un taux de réponse beaucoup plus faible. Ce n'est pas toujours vrai, dans le cas où les personnes trouvent ou imaginent un "intérêt", dans les deux sens du mot, à répondre, comme cela à été le cas dans des enquêtes auprès de jeunes, et portant sur leurs trajectoires scolaires et professionnelles.
8. La codification de base d'une enquête utilise des nomenclatures assez fines pour permettre des combinaisons ultérieures souples. La recodification est l'opération qui, combinant plusieurs items élémentaires d'une nomenclature (ou même de plusieurs), permet d'exhiber des clivages intelligibles, mémorisables et éventuellement réutilisables ailleurs.
9. Discontinues dans la mesure où chacune est relative à une observation originale, résultant d'une procédure, d'un questionnement, qualitativement distinct des autres, même si leurs relations sont étroites.
10. L'interaction directe n'est pas nécessaire : la simple existence des autres définit l'espace dans lequel l'agent se définit et se meut.

RÉSUMÉ

Les enquêtes statistiques sur gros échantillons sont menées dans des institutions administratives dont la finalité est très large. Ceci a pour conséquences que l'activité d'enquête est rarement appréhendée comme un processus social justifiant un examen sociologique pour lui-même, et que l'outil statistique est souvent autonomisé et réifié. Une analyse des phases successives d'un travail statistique montre quelques enjeux sociaux à l'oeuvre au cours de chacune d'entre elles. A chacune des étapes, l'examen de la position et de la trajectoire des acteurs impliqués est nécessaire, si l'on souhaite prendre la pleine mesure du processus social que constitue une enquête, dont la seule partie visible est souvent réduite à quelques chiffres sans contexte. Au moment du traitement et de l'interprétation, certaines techniques statistiques sophistiquées peuvent accroître le danger de réification. Le dialogue entre le statisticien et le sociologue peut se nouer, à partir de l'utilisation des méthodes d'analyse des données, en tirant parti du concept de "champ".

AUTEUR

Alain Desrosières